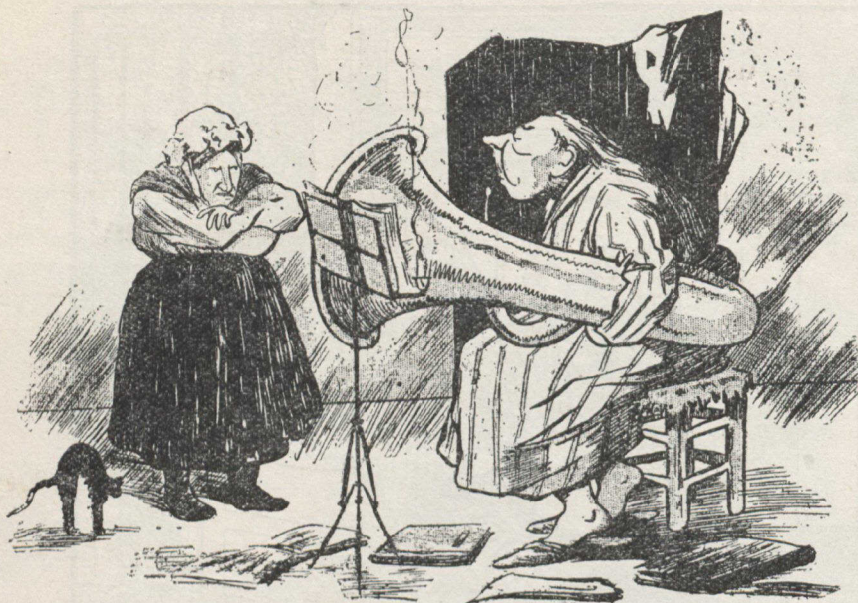


UN TYPE



Elle.—Ah ça, Hector, tu deviens fou ! Jouer de ce machin-là à deux heures du matin. Ça devient...

Lui.—Allons, bobonne, tais-toi, ne fais pas tant de bruit... tu vas réveiller tout le monde !

LA HARPE DE DAGDE

C'était en Irlande, au temps des héros et des dieux. Deux races se disputaient le pays : celle des *Túatha Dé Danann*, c'est-à-dire "enfants de Dana", la déesse, et celle des *Fomoré*.

Les premiers étaient dieux du Jour et de la Vie, amie de la belle nature et des arts primitifs : ils aimaient les discours et les chants. Les Fomoré, au contraire, fils de la Nuit, de l'Ignorance et de la Mort, sombres et durs, méprisaient l'éloquence et l'harmonie. Les deux peuples, naturellement, ne pouvaient s'entendre, et combattaient l'un contre l'autre en des luttes sans trêve.

Or, une puissante épée, chère au fils de la Nuit, étant tombée aux mains de leurs adversaires, les Fomoré jurèrent de se venger ; et dans une dernière et rude mêlée, ils réussirent à s'emparer par surprise de la Harpe de Dagdé.

En ce temps-là, les *Túatha Dé Danann* étaient conduits par trois chefs glorieux : les dieux Lug, Ogmé et Dagdé ou Dagan, le plus ancien des bardes, le chantre des exploits généreux, et le possesseur de la harpe aux cordes sonores.

Le désespoir de Dagdé fut violent. Mais il ne s'arrêta pas à des plaines vaines, indignes d'un guerrier ; et sans même prendre sa lance ou son épée, il s'éloigna rapidement, sans une parole, à la poursuite des ravisseurs.

—Nous te suivons ! crièrent Ogmé et Lug.

Mais le vent emporta les voix au loin et Dagdé, fuyant toujours, ne les entendit pas.

Cependant, malgré sa volonté et son courage, il sentit bientôt ses jambes mollir ; sa langue était desséchée dans sa bouche, son cœur battait à coups précipités, — il comprit qu'il ne pouvait aller plus loin, et un voile de pleurs troubla sa vue. Car il aimait sa harpe par dessus toutes choses, et il sentait douloureusement son impuissance.

...Et Dagdé, le joueur superbe aux sons harmonieux, tomba épuisé sur le bord de la route. Une main ferme se posa sur son épaule, une autre main compatissante écarta ses cheveux, essuyant la sueur et la poussière dont son visage était souillé...

Dagdé, en ouvrant les yeux, reconnut Lug et Ogmé debout devant lui.

Et tous trois reprirent leur course rapide.

Devant eux, bientôt, un roc immense se dressa. Et quand ils l'eurent dépassé, il se trouvèrent au seuil d'une vaste plaine, au milieu de laquelle s'élevait un haut et large *dún* ; c'est ainsi qu'on nommait les grands châteaux de pierres des anciens chefs d'Irlande. Ils marchèrent droit aux lourdes murailles grises, et s'arrêtèrent devant le portique.

Des cris et des rires sortaient de là ; et sur les marches ils virent, jetés pêle-mêle, des boucliers, des lances, des massues, parmi lesquels ils reconnurent des trophées enlevés à leur propre peuple.

Ils entrèrent. Une vaste salle s'ouvrit devant les yeux, où des hommes assis ou étendus buvaient et mangeaient. C'étaient bien là, comme ils l'avaient deviné, les chefs des Fomoré. Se croyant assez loin du champ de bataille pour n'avoir plus rien à craindre, les survivants de la tribu avaient fait halte dans le vieux fort abandonné pour prendre leur repas.

Les trois dieux se tinrent un moment immobiles à l'entrée de la salle.

Mais, tandis que Lug et Ogmé, le regard sombre et les bras croisés, restaient muets et farouches, les yeux errants de Dagdé reconnurent, accrochés au mur de la salle ainsi qu'un glorieux butin, la harpe aux cordes frémissantes. Et avant que les Fomoré eussent eu le temps de revenir de leur surprise :

—Viens ! cria Dagan de toutes ses forces.

Et il tendit ses bras vers le mur.

Alors, de lui-même, l'admirable instrument se détachant de la paroi

vola vers son maître, et cela si violemment et dans une si grande hâte qu'il renversa, à sa chute, neuf personnes sur son passage. Et toujours courant, il vint se placer entre les mains ouvertes du héros.

Les doigts du musicien touchèrent les cordes qui vibrèrent en longs accords prolongés, d'une douceur merveilleuse.

Il y avait en ce temps-là pour les bardes trois morceaux principaux où les plus grands artistes mesuraient leur génie : le premier versait aux hommes le sommeil, le second leur donnait le rire, et le troisième les larmes et les gémissements.

Dagdé commença le troisième morceau.

Il jouait lentement. Son cœur était encore plein des récentes angoisses, et le souvenir pleurait au bout de ses doigts en notes douloureuses.

Alors les femmes des Fomoré se rappelèrent les défaites anciennes, et ceux qu'elles avaient perdus, et elles firent entendre des plaintes désolées ; elles poussaient de longs sanglots, arrachaient leurs beaux cheveux en signe de deuil, et déchiraient leurs vêtements.

Mais le dieu inspiré cessa le chant du désespoir et commença le second morceau.

C'était un air libre et joyeux comme une matinée de printemps, et Dagan, songeant que sa harpe lui était rendue, fit éclater une gaité folle dans chaque phrase de la mélodie populaire.

Et les enfants des Fomoré, en entendant cela, se mirent tous à rire en frappant leurs petites mains l'une contre l'autre. De les voir ainsi, les mères, essuyant leurs larmes, se mirent à rire aussi, et la salle retentit de gazouillements clairs et de cris de fête.

Enfin le dieu songea que le dénouement de la situation dépendait maintenant de lui, et il joua le premier morceau.

Cela commençait par une cadence rythmée comme une berceuse de nourrice et s'élevait dans un murmure doux et enveloppant.

Alors, les guerriers de la tribu sentirent une paix inconnue pénétrer leurs âmes rudes. Un charme, lentement, ferma leurs paupières alourdies, un profond oubli descendit sur eux, et ils s'endormirent. — Et les femmes, d'avoir pleuré, les enfants fatigués de rire, s'endormirent aussi.

Les trois dieux, un instant, considérèrent leurs ennemis étendus désarmés dans le repos, au milieu du grand silence de la salle.

Puis Dagan, glissant la harpe sur son épaule, sortit le premier, et Lug et Ogmé le suivirent.

Une heure après ils rentraient au camp, sains et saufs et victorieux, aux acclamations frénétiques de tout le peuple, ramenant fièrement la harpe fidèle, la glorieuse harpe de Dagdé.

J. H.

PERLE DE CASERNE

Le sous-officier (à un homme à barbe naissante).—Eh ! vous, Durand, vous ne pouvez rester comme ça. Si vous avez de la barbe, vous pouvez la porter, mais si vous n'en avez pas, faut la raser, m'entendez ?

FAITS RÉTABLIS

Damien.—Ah ! mais, écoutez donc : il me semble que le Durand dont vous me parlez est médecin... et médecin allopathe...

Gatien.—Pas du tout, il est mal aux pattes, c'est un pédicure.

POUR ÊTRE SUR



L'admirateur.—C'est à l'un de ces deux individus qu'elle écrit.

L'ami.—Peux-tu découvrir à qui ?

L'admirateur.—Si je ne le puis, je les battrai tous les deux.